

Victor HUGO, *Les Contemplations* (1856) - livre IV, « Pauca meae »

Présentation du recueil

Les Contemplations est un recueil de poésie de Victor Hugo, publié en 1856. Il est composé de 158 poèmes rassemblés en six livres.

La plupart de ces poèmes ont été écrits entre 1841 et 1855, mais les poèmes les plus anciens de ce recueil datent de 1830. *Les Contemplations* est un recueil du souvenir, de l'amour, de la joie mais aussi de la mort, du deuil et même d'une certaine foi mystique. Le souvenir, surtout, y prend une place prépondérante, puisque Hugo y expérimente le genre de l'autobiographie versifiée. Ce recueil est également un hommage à sa fille Léopoldine Hugo, morte noyée dans la Seine.

Le livre s'organise en deux parties, respectivement intitulées « Autrefois » et « Aujourd'hui », comprenant chacune trois livres.

Autrefois (1830 - 1843)

I. « **Aurore** » : C'est le livre de la jeunesse évoquant les souvenirs de collègue du poète, ses premiers émois amoureux et ses premières luttes littéraires.

II. « **L'âme en fleur** » : C'est le livre des amours, constitué de poèmes évoquant les premiers temps de

III. « **Les luttes et les rêves** » : C'est le livre de la pitié et le premier pas vers la considération de la misère du monde.

Aujourd'hui (1843 - 1855)

IV. « **Pauca Meae** » : C'est le livre du deuil où le poète tente d'établir une forme de communication avec sa fille malgré la mort.

V. « **En marche** » : C'est le livre de l'énergie retrouvée où le poète expatrié va chercher de nouvelles raisons de vivre dans la méditation.

VI. « **Au bord de l'infini** » : C'est le livre des certitudes. Il y règne une ambiance fantastique et surnaturelle, traversée de spectres, d'anges et d'esprits qui apportent des révélations au poète.

L'angoisse alterne encore avec l'espérance mais c'est finalement l'espérance qui l'emporte.

> « **À celle qui est restée en France** » : Épilogue composé de huit sections. Il est dédié à Léopoldine Hugo, la fille du poète morte noyée dans la Seine, qui occupe une place centrale dans ce recueil.

À première vue, le recueil semble organisé selon un ordre chronologique. Mais Victor Hugo a faussé la date d'écriture de certains de ses poèmes. Il faut en déduire que l'ordre choisi est plus psychologique qu'historique.

Présentation du livre IV, « Pauca meae »

« Pauca Meae » signifie : « Quelqu'es vers pour ma fille »... Il s'agit du livre IV des *Contemplations*, consacré au deuil de sa fille chérie, Léopoldine. Tout juste mariée, la jeune femme s'est noyée lors d'une promenade en barque sur la Seine, à Villequier.

Sommaire du livre IV

- | | |
|--|---|
| I. « Pure innocence ! Vertu sainte ! » | X. « Pendant que le marin... » |
| II. 15 février 1843 - 4 septembre 1843 | XI. « On vit, on parle... » |
| III. Trois ans après | XII. À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt |
| IV. « Oh ! je fus comme fou... » | XIII. Veni, vidi, vixi |
| V. « Elle avait pris ce pli... » | XIV. « Demain, dès l'aube... » |
| VI. « Quand nous habitions tous ensemble » | XV. À Villequier |
| VII. « Elle était pâle, et pourtant rose » | XVI. Mors |
| VIII. « À qui donc sommes-nous ?... » | XVII. Charles Vacquerie |
| IX. « Ô souvenirs ! printemps ! aurore ! » | |

Préface du recueil

Si un auteur pouvait avoir quelque droit d'influer sur la disposition d'esprit des lecteurs qui ouvrent son livre, l'auteur des Contemplations se bornerait à dire ceci : Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort.

Vingt-cinq années sont dans ces deux volumes. Grande mortalitas ævi spatium. L'auteur a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme.

Qu'est-ce que les Contemplations ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les Mémoires d'une âme.

Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini ». Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

Une destinée est écrite là jour à jour.

Est-ce donc la vie d'un homme ? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi !

Ce livre contient, nous le répétons, autant l'individualité du lecteur que celle de l'auteur. Homo sum. Traverser le tumulte, la rumeur, le rêve, la lutte, le plaisir, le travail, la douleur, le silence ; se reposer dans le sacrifice, et, là, contempler Dieu ; commencer à Foule et finir à Solitude, n'est-ce pas, les proportions individuelles réservées, l'histoire de tous ?

On ne s'étonnera donc pas de voir, nuance à nuance, ces deux volumes s'assombrir pour arriver, cependant, à l'azur d'une vie meilleure. La joie, cette fleur rapide de la jeunesse, s'effeuille page à page dans le tome premier, qui est l'espérance, et disparaît dans le tome second, qui est le deuil. Quel deuil ? Le vrai, l'unique : la mort ; la perte des êtres chers.

Nous venons de le dire, c'est une âme qui se raconte dans ces deux volumes : Autrefois, Aujourd'hui. Un abîme les sépare, le tombeau.

V. H.

Guernesey, mars 1856.

Pure innocence ! Vertu sainte !
 Ô les deux sommets d'ici-bas !
 Où croissent, sans ombre et sans crainte,
 Les deux palmes des deux combats !

Palme du combat Ignorance !
 Palme du combat Vérité !
 L'âme, à travers sa transparence,
 Voit trembler leur double clarté.

Innocence ! Vertu ! sublimes
 Même pour l'œil mort du méchant !
 On voit dans l'azur ces deux cimes,
 L'une au levant, l'autre au couchant.

Elles guident la nef qui sombre ;
 L'une est phare, et l'autre est flambeau ;
 L'une a le berceau dans son ombre,
 L'autre en son ombre a le tombeau.

C'est sous la terre infortunée
 Que commence, obscure à nos yeux,
 La ligne de la destinée ;
 Elles l'achèvent dans les cieux.

Elles montrent, malgré les voiles
 Et l'ombre du fatal milieu,
 Nos âmes touchant les étoiles
 Et la candeur mêlée au bleu.

Elles éclairent les problèmes ;
 Elles disent le lendemain ;
 Elles sont les blancheurs suprêmes
 De tout le sombre gouffre humain.

L'archange effleure de son aile
 Ce faite où Jehovah s'assied ;
 Et sur cette neige éternelle
 On voit l'empreinte d'un seul pied.

Cette trace qui nous enseigne,
 Ce pied blanc, ce pied fait de jour,
 Ce pied rose, hélas ! car il saigne,
 Ce pied nu, c'est le tien, amour !

Janvier 1843.

II

15 FÉVRIER 1843

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
 – Adieu ! – Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !
 Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.
 Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !

Ici, l'on te retient ; là-bas, on te désire.
 Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.
 Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,
 Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

Dans l'église, 15 février 1843.

III

TROIS ANS APRÈS

Il est temps que je me repose ;
 Je suis terrassé par le sort.
 Ne me parlez pas d'autre chose
 Que des ténèbres où l'on dort !

Que veut-on que je recommence ?
 Je ne demande désormais
 À la création immense
 Qu'un peu de silence et de paix !

Pourquoi m'appellez-vous encore ?
 J'ai fait ma tâche et mon devoir.
 Qui travaillait avant l'aurore,
 Peut s'en aller avant le soir.

À vingt ans, deuil et solitude !
 Mes yeux, baissés vers le gazon,
 Perdirent la douce habitude
 De voir ma mère à la maison.

Elle nous quitta pour la tombe ;
 Et vous savez bien qu'aujourd'hui
 Je cherche, en cette nuit qui tombe,
 Un autre ange qui s'est enfui !

Vous savez que je désespère,
 Que ma force en vain se défend,
 Et que je souffre comme père,
 Moi qui souffris tant comme enfant !

Mon œuvre n'est pas terminée,
 Dites-vous. Comme Adam banni,
 Je regarde ma destinée,
 Et je vois bien que j'ai fini.

L'humble enfant que Dieu m'a ravié
 Rien qu'en m'aimant savait m'aider ;
 C'était le bonheur de ma vie
 De voir ses yeux me regarder.

Si ce Dieu n'a pas voulu clore
 L'œuvre qu'il me fit commencer,
 S'il veut que je travaille encore,
 Il n'avait qu'à me la laisser !

Il n'avait qu'à me laisser vivre
 Avec ma fille à mes côtés,
 Dans cette extase où je m'enivre
 De mystérieuses clartés !

Ces clartés, jour d'une autre sphère,
 Ô Dieu jaloux, tu nous les vends !
 Pourquoi m'as-tu pris la lumière
 Que j'avais parmi les vivants ?

As-tu donc pensé, fatal maître,
 Qu'à force de te contempler,
 Je ne voyais plus ce doux être,
 Et qu'il pouvait bien s'en aller ?

T'es-tu dit que l'homme, vaine ombre,
Hélas ! perd son humanité
À trop voir cette splendeur sombre
Qu'on appelle la vérité ?

Qu'on peut le frapper sans qu'il souffre,
Que son cœur est mort dans l'ennui,
Et qu'à force de voir le gouffre,
Il n'a plus qu'un abîme en lui ?

Qu'il va, stoïque, où tu l'envoies,
Et que désormais, endurci,
N'ayant plus ici-bas de joies,
Il n'a plus de douleurs aussi ?

As-tu pensé qu'une âme tendre
S'ouvre à toi pour se mieux fermer,
Et que ceux qui veulent comprendre
Finissent par ne plus aimer ?

Ô Dieu ! vraiment, as-tu pu croire
Que je préférais, sous les cieux,
L'effrayant rayon de ta gloire
Aux douces lueurs de ses yeux ?

Si j'avais su tes lois moroses,
Et qu'au même esprit enchanté
Tu ne donnes point ces deux choses,
Le bonheur et la vérité,

Plutôt que de lever tes voiles,
Et de chercher, cœur triste et pur,
À te voir au fond des étoiles,
Ô Dieu sombre d'un monde obscur,

J'eusse aimé mieux, loin de ta face,
Suivre, heureux, un étroit chemin,
Et n'être qu'un homme qui passe
Tenant son enfant par la main !

Maintenant, je veux qu'on me laisse !
J'ai fini ! le sort est vainqueur.
Que vient-on rallumer sans cesse
Dans l'ombre qui m'emplit le cœur ?

Vous qui me parlez, vous me dites
Qu'il faut, rappelant ma raison,
Guider les foules décrépites
Vers les lueurs de l'horizon ;

Qu'à l'heure où les peuples se lèvent
Tout penseur suit un but profond ;
Qu'il se doit à tous ceux qui rêvent,
Qu'il se doit à tous ceux qui vont ;

Qu'une âme, qu'un feu pur anime,
Doit hâter, avec sa clarté,
L'épanouissement sublime
De la future humanité ;

Qu'il faut prendre part, cœurs fidèles,
Sans redouter les océans,
Aux fêtes des choses nouvelles,
Aux combats des esprits géants !

Vous voyez des pleurs sur ma joue,
Et vous m'abordez mécontents,
Comme par le bras on secoue
Un homme qui dort trop longtemps.

Mais songez à ce que vous faites !
Hélas ! cet ange au front si beau,
Quand vous m'appelez à vos fêtes,
Peut-être a froid dans son tombeau.

Peut-être, livide et pâlie,
Dit-elle dans son lit étroit :
— Est-ce que mon père m'oublie
Et n'est plus là, que j'ai si froid ? —

Quoi ! lorsqu'à peine je résiste
Aux choses dont je me souviens,
Quand je suis brisé, las et triste,
Quand je l'entends qui me dit : Viens !

Quoi ! vous voulez que je souhaite,
Moi, plié par un coup soudain,
La rumeur qui suit le poète,
Le bruit que fait le paladin !

Vous voulez que j'aspire encore
Aux triomphes doux et dorés !
Que j'annonce aux dormeurs l'aurore !
Que je crie : Allez ! espérez !

Vous voulez que, dans la mêlée,
Je rentre ardent parmi les forts,
Les yeux à la voûte étoilée... —
Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts !

10 novembre 1846.

IV

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment,
Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.
Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,
Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,
Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?
Je voulais me briser le front sur le pavé ;
Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,
Je fixais mes regards sur cette chose horrible,
Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non !
— Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom
Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? —
Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,
Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,
Que je l'entendais rire en la chambre à côté,
Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte,
Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !
Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !
Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j'écoute !
Car elle est quelque part dans la maison sans
doute !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre 1852.

V

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
 De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;
 Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;
 Elle entra et disait : Bonjour, mon petit père ;
 Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
 Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
 Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
 Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
 Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
 Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
 Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
 Et mainte page blanche entre ses mains froissée
 Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux
 vers.
 Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
 Et c'était un esprit avant d'être une femme.
 Son regard reflétait la clarté de son âme.
 Elle me consultait sur tout à tous moments.
 Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants
 Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
 Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur
 mère
 Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
 J'appelais cette vie être content de peu !
 Et dire qu'elle est morte ! Hélas ! que Dieu
 m'assiste !
 Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;
 J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
 Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses
 yeux.

Novembre 1846, jour des Morts.

VI

Quand nous habitons tous ensemble
 Sur nos collines d'autrefois,
 Où l'eau court, où le buisson tremble,
 Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente ;
 J'étais pour elle l'univers.
 Oh ! comme l'herbe est odorante
 Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,
 Mon travail léger, mon ciel bleu.
 Lorsqu'elle me disait : Mon père,
 Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

À travers mes songes sans nombre,
 J'écoutais son parler joyeux,
 Et mon front s'éclairait dans l'ombre
 À la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
 Quand je la tenais par la main.
 Elle cherchait des fleurs sans cesse
 Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
 En se cachant aux yeux de tous.
 Oh ! la belle petite robe

Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?

Le soir, auprès de ma bougie,
 Elle jasant à petit bruit,
 Tandis qu'à la vitre rougie
 Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
 Que son bonjour était charmant !
 Le ciel mettait dans sa prunelle
 Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,
 Vue apparaître en mon destin !
 C'était l'enfant de mon aurore,
 Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine
 Brillait aux cieus, dans ces beaux mois,
 Comme nous allions dans la plaine !
 Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
 Étoilant le logis obscur,
 Nous revenions par la vallée
 En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
 En parlant des splendeurs du ciel.
 Je composais cette jeune âme
 Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
 Elle était gaie en arrivant... —
 Toutes ces choses sont passées
 Comme l'ombre et comme le vent !

Villequier, 4 septembre 1844.

VII

Elle était pâle, et pourtant rose,
 Petite avec de grands cheveux.
 Elle disait souvent : Je n'ose,
 Et ne disait jamais : Je veux.

Le soir, elle prenait ma Bible
 Pour y faire épeler sa sœur,
 Et, comme une lampe paisible,
 Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire
 Leurs yeux purs venaient se fixer ;
 Livre où l'une apprenait à lire,
 Où l'autre apprenait à penser !

Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule,
 Elle penchait son front charmant,
 Et l'on aurait dit une aïeule,
 Tant elle parlait doucement !

Elle lui disait : Sois bien sage !
 Sans jamais nommer le démon ;
 Leurs mains erraient de page en page
 Sur Moïse et sur Salomon,

Sur Cyrus qui vint de la Perse,
Sur Moloch et Léviathan,
Sur l'enfer que Jésus traverse,
Sur l'éden où rampe Satan.

Moi, j'écoutais... – Ô joie immense
De voir la sœur près de la sœur !
Mes yeux s'enivraient en silence
De cette ineffable douceur.

Et, dans la chambre humble et déserte,
Où nous sentions, cachés tous trois,
Entrer par la fenêtre ouverte
Les souffles des nuits et des bois,

Tandis que, dans le texte auguste,
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,
Puisaient le beau, le vrai, le juste,
Il me semblait, à moi rêveur,

Entendre chanter des louanges
Autour de nous, comme au saint lieu,
Et voir sous les doigts de ces anges
Tressaillir le livre de Dieu !

12 Octobre 1846.

VIII

À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène ?
Vautour fatalité, tiens-tu la race humaine ?
Oh ! parlez, cieus vermeils,
L'âme sans fond tient-elle aux étoiles sans nombre ?
Chaque rayon d'en haut est-il un fil de l'ombre
Liant l'homme aux soleils ?

Est-ce qu'en nos esprits, que l'ombre a pour repaires,
Nous allons voir rentrer les songes de nos pères ?
Destin, lugubre assaut !
Ô vivants, serions-nous l'objet d'une dispute ?
L'un veut-il notre gloire, et l'autre notre chute ?
Combien sont-ils là-haut ?

Jadis, au fond du ciel, aux yeux du mage sombre,
Deux joueurs effrayants apparaissaient dans l'ombre.
Qui craindre ? qui prier ?
Les Manès frissonnants, les pâles Zoroastres
Voyaient deux grandes mains qui déplaçaient les astres
Sur le noir échiquier.

Songe horrible ! le bien, le mal, de cette voûte
Pendent-ils sur nos fronts ? Dieu, tire-moi du doute !
Ô sphinx, dis-moi le mot !
Cet affreux rêve pèse à nos yeux qui sommeillent,
Noirs vivants ! heureux ceux qui tout à coup s'éveillent
Et meurent en sursaut !

Villequier, 4 septembre 1845.

IX

Ô souvenirs ! printemps ! aurore !
Doux rayon triste et réchauffant !
– Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant... –

Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu ?

C'est là que nous vivions. – Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant ! –
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient... – Aube pure !
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux !

Je toussais, on devenait brave.
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave :
J'ai laissé les enfants en bas.

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée,
Et le doux astre de mes yeux !

Nous jouions toute la journée.
Ô jeux charmants ! chers entretiens !
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : – Père, viens !

Nous allons t'apporter ta chaise,
Conte-nous une histoire, dis ! –
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les carnages,
J'inventais un conte profond
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste et l'Homère
D'un poème éclos d'un seul jet ;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et moi, par la fenêtre sombre
J'entrevois un coin des cieus !

Villequier, 4 septembre 1846.

X

Pendant que le marin, qui calcule et qui doute,
Demande son chemin aux constellations ;
Pendant que le berger, l'œil plein de visions,
Cherche au milieu des bois son étoile et sa route ;
Pendant que l'astronome, inondé de rayons,

Pèse un globe à travers des millions de lieues,
Moi, je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur.
Mais que ce saphir sombre est un abîme obscur !
On ne peut distinguer, la nuit, les robes bleues
Des anges frissonnants qui glissent dans l'azur.

Avril 1847.

XI

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages
Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ;
On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement
En voiture publique à quelque endroit charmant,
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;
Le regard d'une femme en passant vous agite ;
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux
rois !
On écoute le chant des oiseaux dans les bois ;
Le matin, on s'éveille, et toute une famille
Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !
On déjeune en lisant son journal ; tout le jour
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;
La vie arrive avec ses passions troublées ;
On jette sa parole aux sombres assemblées ;
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,
On se sent faible et fort, on est petit et grand ;
On est flot dans la foule, âme dans la tempête ;
Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en
fête ;
On arrive, on recule, on lutte avec effort... —
Puis, le vaste et profond silence de la mort !

11 juillet 1846, en revenant du cimetière.

XII

À QUOI SONGEAIENT LES DEUX CAVALIERS
DANS LA FORÊT

La nuit était fort noire et la forêt très sombre.
Hermann à mes côtés me paraissait une ombre.
Nos chevaux galopaient. À la garde de Dieu !
Les nuages du ciel ressemblaient à des marbres.
Les étoiles volaient dans les branches des arbres
Comme un essaim d'oiseaux de feu.

Je suis plein de regrets. Brisé par la souffrance,
L'esprit profond d'Hermann est vide d'espérance.
Je suis plein de regrets. Ô mes amours, dormez !
Or, tout en traversant ces solitudes vertes,
Hermann me dit : Je songe aux tombes

entr'ouvertes !

Et je lui dis : Je pense aux tombeaux refermés !
Lui regarde en avant : je regarde en arrière.
Nos chevaux galopaient à travers la clairière ;
Le vent nous apportait de lointains angelus ;
Il dit : Je songe à ceux que l'existence afflige,
À ceux qui sont, à ceux qui vivent. — Moi, lui dis-je,
Je pense à ceux qui ne sont plus !

Les fontaines chantaient. Que disaient les
fontaines ?

Les chênes murmuraient. Que murmuraient les
chênes ?

Les buissons chuchotaient comme d'anciens amis.
Hermann me dit : Jamais les vivants ne
sommeillent.

En ce moment, des yeux pleurent, d'autres yeux
veillent.

Et je lui dis : Hélas ! d'autres sont endormis !

Hermann reprit alors : Le malheur, c'est la vie.
Les morts ne souffrent plus. Ils sont heureux !
J'envie

Leur fosse où l'herbe pousse, où s'effeuillent les
bois.

Car la nuit les caresse avec ses douces flammes ;
Car le ciel rayonnant calme toutes les âmes
Dans tous les tombeaux à la fois !

Et je lui dis : Tais-toi ! respect au noir mystère !
Les morts gisent couchés sous nos pieds dans la
terre.

Les morts, ce sont les cœurs qui t'aimaient autrefois
!

C'est ton ange expiré ! c'est ton père et ta mère !
Ne les attristons point par l'ironie amère.
Comme à travers un rêve ils entendent nos voix.

Octobre 1853.

XIII

VENI, VIDI, VIXI

J'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs
Je marche sans trouver de bras qui me secourent,
Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent,
Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs ;

Puisqu'au printemps, quand Dieu met la nature en
fête,

J'assiste, esprit sans joie, à ce splendide amour ;
Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,
Hélas ! et sent de tout la tristesse secrète ;

Puisque l'espoir serein de mon âme est vaincu ;
Puisqu'en cette saison des parfums et des roses,
Ô ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes,
Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici.
J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,
Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,
Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine.
Je me suis étonné d'être un objet de haine,
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

Dans ce baigne terrestre où ne s'ouvre aucune aile,
Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les
mains,
Morne, épuisé, raillé par les forçats humains,
J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi ;
Je ne me tourne plus même quand on me nomme ;
Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un
homme
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.
Ô seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Avril 1848.

XIV

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la
campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847.

XV

À VILLEQUIER

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Ému par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes

Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans
l'ombre
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut
croire ;

Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au
vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament ;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient
;

Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles
soient ;

J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants ;
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous !

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui
pleurent,
Passent sous le ciel bleu ;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants
meurent ;
Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une
femme,
Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas,
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
Vous appesantiriez votre bras triomphant,
Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,
Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on
souffre,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du
gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il

sombre
Dans les afflictions,
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts.
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
Le soir, quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler !

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus !
Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc ! je ne l'ai plus !

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
Ô mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné !
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le deuil réclame,
Mortels sujets aux pleurs,
Il nous est malaisé de retirer notre âme
De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

Villequier, 4 septembre 1847.

MORS

Je vis cette faucheuse. Elle était dans son champ.
 Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant,
 Noir squelette laissant passer le crépuscule.
 Dans l'ombre où l'on dirait que tout tremble et recule,
 L'homme suivait des yeux les lueurs de la faux.
 Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux
 Tombaient ; elle changeait en désert Babylone,
 Le trône en l'échafaud et l'échafaud en trône,
 Les roses en fumier, les enfants en oiseaux,
 L'or en cendre, et les yeux des mères en ruisseaux.
 Et les femmes criaient : — Rends-nous ce petit être.
 Pour le faire mourir, pourquoi l'avoir fait naître ? —
 Ce n'était qu'un sanglot sur terre, en haut, en bas ;
 Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs
 grabats ;
 Un vent froid bruissait dans les linceuls sans
 nombre ;
 Les peuples éperdus semblaient sous la faux sombre
 Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit ;
 Tout était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.
 Derrière elle, le front baigné de douces flammes,
 Un ange souriant portait la gerbe d'âmes.

Mars 1854.

XVII

CHARLES VACQUERIE

Il ne sera pas dit que ce jeune homme, ô deuil !
 Se sera de ses mains ouvert l'affreux cercueil
 Où séjourne l'ombre abhorrée,
 Hélas ! et qu'il aura lui-même dans la mort
 De ses jours généreux, encor pleins jusqu'au bord,
 Renversé la coupe dorée,

Et que sa mère, pâle et perdant la raison,
 Aura vu rapporter au seuil de sa maison,
 Sous un suaire aux plis funèbres,
 Ce fils, naguère encor pareil au jour qui naît,
 Maintenant blême et froid, tel que la mort venait
 De le faire pour les ténèbres ;

Il ne sera pas dit qu'il sera mort ainsi,
 Qu'il aura, cœur profond et par l'amour saisi,
 Donné sa vie à ma colombe,
 Et qu'il l'aura suivie au lieu morne et voilé,
 Sans que la voix du père à genoux ait parlé
 À cet âme dans cette tombe !

En présence de tant d'amour et de vertu,
 Il ne sera pas dit que je me serai tu,
 Moi qu'attendent les maux sans nombre !
 Que je n'aurai point mis sur sa bière un flambeau,
 Et que je n'aurai pas devant son noir tombeau

Fait asseoir une strophe sombre !

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir.
 Sois béni, toi qui, jeune, à l'âge où vient s'offrir
 L'espérance joyeuse encore,
 Pouvant rester, survivre, épuiser tes printemps,
 Ayant devant les yeux l'azur de tes vingt ans
 Et le sourire de l'aurore,

À tout ce que promet la jeunesse, aux plaisirs,
 Aux nouvelles amours, aux oublieux désirs
 Par qui toute peine est bannie,
 À l'avenir, trésor des jours à peine éclos,
 À la vie, au soleil, préféreras sous les flots
 L'étreinte de cette agonie !

Oh ! quelle sombre joie à cet être charmant
 De se voir embrassée au suprême moment
 Par ton doux désespoir fidèle !
 La pauvre âme a souri dans l'angoisse, en sentant
 À travers l'eau sinistre et l'effroyable instant
 Que tu t'en venais avec elle !

Leurs âmes se parlaient sous les vagues rumeurs.
 — Que fais-tu ? disait-elle. — Et lui disait : — Tu
 meurs ;
 Il faut bien aussi que je meure ! —
 Et, les bras enlacés, doux couple frissonnant,
 Ils se sont en allés dans l'ombre ; et, maintenant,
 On entend le fleuve qui pleure.

Puisque tu fus si grand, puisque tu fus si doux
 Que de vouloir mourir, jeune homme, amant,
 époux,
 Qu'à jamais l'aube en ta nuit brille !
 Aie à jamais sur toi l'ombre de Dieu penché !
 Sois béni sous la pierre où te voilà couché !
 Dors, mon fils, auprès de ma fille !

Sois béni ! que la brise et que l'oiseau des bois,
 Passants mystérieux, de leur plus douce voix
 Te parlent dans ta maison sombre !
 Que la source te pleure avec sa goutte d'eau !
 Que le frais liseron se glisse en ton tombeau
 Comme une caresse de l'ombre !

Oh ! s'immoler, sortir avec l'ange qui sort,
 Suivre ce qu'on aima dans l'horreur de la mort,
 Dans le sépulcre ou sur les claies,
 Donner ses jours, son sang et ses illusions !... —
 Jésus baise en pleurant ces saintes actions
 Avec les lèvres de ses plaies.

Rien n'égale ici-bas, rien n'atteint sous les cieux
 Ces héros, doucement saignants et radieux,
 Amour, qui n'ont que toi pour règle ;
 Le génie à l'œil fixe, au vaste élan vainqueur,
 Lui-même est dépassé par ces essors du cœur ;
 L'ange vole plus haut que l'aigle.

Dors ! — Ô mes douloureux et sombres bien-aimés !
 Dormez le chaste hymen du sépulcre ! dormez !
 Dormez au bruit du flot qui gronde,
 Tandis que l'homme souffre, et que le vent lointain
 Chasse les noirs vivants à travers le destin,
 Et les marins à travers l'onde !

Ou plutôt, car la mort n'est pas un lourd sommeil,
Envolez-vous tous deux dans l'abîme vermeil,
 Dans les profonds gouffres de joie,
Où le juste qui meurt semble un soleil levant,
Où la mort au front pâle est comme un lys vivant,
 Où l'ange frissonnant flamboie !

Fuyez, mes doux oiseaux ! évadez-vous tous deux
Loin de notre nuit froide et loin du mal hideux !
 Franchissez l'éther d'un coup d'aile !
Volez loin de ce monde, âpre hiver sans clarté,
Vers cette radieuse et bleue éternité,
 Dont l'âme humaine est l'hirondelle !

Ô chers êtres absents, on ne vous verra plus
Marcher au vert penchant des coteaux chevelus,
 Disant tout bas de douces choses !
Dans le mois des chansons, des nids et des lilas,
Vous n'irez plus semant des sourires, hélas !
 Vous n'irez plus cueillant des roses !

On ne vous verra plus, dans ces sentiers joyeux,
Errer, et, comme si vous évitiez les yeux
 De l'horizon vaste et superbe,
Chercher l'obscur asile et le taillis profond
Où passent des rayons qui tremblent, et qui font
 Des taches de soleil sur l'herbe !

Villequier, Caudebec, et tous ces frais vallons,
Ne vous entendront plus vous écrier : — Allons,
 Le vent est bon, la Seine est belle ! —
Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui
!
Les hardis goëlands ne diront plus : — C'est lui !
 Les fleurs ne diront plus : — C'est elle !

Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal,
Fait flotter à jamais votre lit nuptial
 Sous le grand dôme aux clairs pilastres ;
En vous prenant la terre, il vous prit les douleurs,
Ce père souriant, pour les champs pleins de fleurs,
 Vous donne les cieus remplis d'astres !

Allez des esprits purs accroître la tribu.
De cette coupe amère où vous n'avez pas bu,
 Hélas ! nous viderons le reste.
Pendant que nous pleurons, de sanglots abreuvés,
Vous, heureux, enivrés de vous-mêmes, vivez
 Dans l'éblouissement céleste !

Vivez ! aimez ! ayez les bonheurs infinis.
Oh ! les anges pensifs, bénissant et bénis,
 Savent seuls, sous les sacrés voiles,
Ce qu'il entre d'extase, et d'ombre, et de ciel bleu,
Dans l'éternel baiser de deux âmes que Dieu
 Tout à coup change en deux étoiles !

Jersey, 4 septembre 1852.